

## « Nina » ou la complexité franco-ivoirienne : quand Véronique Tadjo écrit la francophonie

Sabrina MEDOUDA<sup>1</sup>

### En guise d'introduction

Alors qu'en 2010, cristallisée autour des concepts de *l'ivoirité*<sup>2</sup>, la violence reprend de plus belle en Côte d'Ivoire, l'auteure franco-ivoirienne Véronique Tadjo publie son sixième roman, *Loin de mon père*. Dans ce texte entre deux rives, Nina, le personnage principal, vit à Paris, centre de la francophonie, et se rend sur la terre périphérique de ses origines, à Abidjan, pour enterrer son père. A travers ce voyage, c'est une famille dont elle ignorait la véritable existence qu'elle retrouvera, ainsi qu'elle-même. Oscillant entre maîtrise de la langue française et méconnaissance des langues et coutumes locales, mais aussi familiales, parce que trop éloignées de son quotidien français, Nina nous transporte au cœur de l'une des problématiques actuelles de notre aire culturelle, à savoir la complexité du métissage et de l'exil francophone.

L'objectif central de notre propos sera de comprendre de quelles manières, dans *Loin de mon père*, Véronique Tadjo écrit la pluralité francophone. Quelle peut être cette pluralité quand la langue parlée par les individus est la même ? Où se situe la diversité ? la rupture ? la jonction ? Par pluralité, plus que la diversité linguistique portée par la mixité francophone en Côte d'Ivoire, il faudra entendre l'ensemble des enjeux langagiers qu'elle porte. Dans ce récit de vie en temps de deuil, ce sont donc les expressions diverses de la francophonie ivoirienne au niveau symbolique et les enjeux qu'elles sous-tendent que nous mettrons en lumière. Pour ce faire, nous analyserons la diversité francophone portée par *Loin de mon père* à travers le mariage mixte

---

<sup>1</sup> LLA Creatis – Université Toulouse II, France ; Université de Johannesburg, Afrique du Sud.

<sup>2</sup> « Pour un premier courant, l'ivoirité se [définit] comme l'expression des peuples de Côte d'Ivoire [...] pour le second courant, l'ivoirité [est] un support idéologique destiné à défendre exclusivement les intérêts politiques et économiques des ivoiriens. » (Vidal et Le Pape, *Côte d'Ivoire 1999-2000, l'année terrible*, Karthala, Paris, 2000, p. 93).

impliquant deux familles que tout oppose mais aussi des enfants qui se ressemblent. Après avoir étudié les rapports liant les familles des époux, française et ivoirienne, les époux eux-mêmes, puis leurs enfants, c'est sur le personnage de Nina que nos propos se concentreront. Nous nous attarderons sur son héritage problématique lui conférant une position instable entre deux terres, ce qui nous conduira ensuite à étudier la quête entreprise par le personnage pour trouver l'équilibre entre deux rives, deux parents, deux traditions, et deux pays en somme, avec pour seule passerelle la langue française.

*Loin de mon père* s'ouvre sur l'introspection du personnage de Nina, métisse franco-ivoirienne. Née à Abidjan, elle choisit de construire sa vie en France. « Son » pays, c'est la Côte d'Ivoire, pays d'origine de son père, Kouadio Yao ; pays adoptif de sa mère, Hélène Simon. En revenant, elle prend conscience de sa naissance, de sa position d'exilée. Dès les premières pages, l'on découvre une jeune femme se posant une foule de questions dans un vol la conduisant « au pays » où elle part organiser les obsèques de son père. L'une des questions qui la taraude est la suivante : « Ai-je vraiment perdu mon pays ?<sup>3</sup> ». Véronique Tadjó ancre ainsi son récit dans un rapport problématique de perte et de retrouvailles. Écrire la francophonie c'est écrire ce manque, cette distance. Mais c'est aussi écrire la multiplicité, la diversité portée par ces éloignements d'une terre ou de l'autre. Pour ce faire, Véronique Tadjó montre, à travers le personnage de Nina, qu'appartenir à deux pays ne signifie pas forcément en posséder les identités. En effet, ces dernières ne passent pas fondamentalement par la langue même si, comme nous le verrons par la suite, elle est un lourd élément dans la balance. Malgré ce partage linguistique, Nina ne se sent pas pour autant en osmose avec les autres ; parce que les enjeux d'appartenance sont ailleurs, dans ce que véhicule la langue plus que dans la similitude des mots. Le cœur de notre étude sera donc basé sur l'articulation « langue/langage » mise en évidence par Ferdinand de Saussure<sup>4</sup>.

Si les deux familles des époux et les époux eux-mêmes parlent la même langue, les références traditionnelles et culturelles que leurs mots portent n'en sont pas pour autant similaires. Au-delà de la langue française et du mariage les unissant, les familles Simon et Kouadio sont reliées par leur rapport aux biens matériels. Le contrat de mariage imposé par la famille Simon

---

<sup>3</sup> Véronique Tadjó, *Loin de mon père*, Actes Sud, Paris, 2010, p. 15.

<sup>4</sup> In *Cours de linguistique générale*, (1906-1911), Payot, 1975.

rejoint les nombreuses références pécuniaires liées à la famille Kouadio. La dot de la jeune épouse, listée par les parents en quatorze points, se finit sur ces mots : « Total de la valeur des objets figurant dans cet apport : CENT TRENTE MILLE CINQ CENTS FRANCS.<sup>5</sup> » Cette dernière est complétée par les avantages financiers concédés à l'époux concernant le loyer (« Cet avantage est évalué à deux cent mille francs »), et une rente mensuelle (« Cet avantage est évalué à un million deux cent mille francs »). Dans la famille Kouadio, c'est lors des funérailles que l'importance donnée aux fastes se manifeste. Durant tout le récit, le rapport à l'argent est mis en évidence dans cette organisation des obsèques, en témoigne l'exemple du choix des couronnes de fleurs à choisir dont « les prix oscillaient entre 53 000 francs et 150 000 francs<sup>6</sup> ». C'est donc le même langage matérialiste qui les rapproche, bien plus que leur langue.

De plus, au sein même de ce mariage, la rupture se poursuit, les deux époux se servant, certes, de la même langue, mais pas du même langage. En effet, le langage maternel s'avère être la musique, « un mystère, un chant muselé<sup>7</sup> », tandis que celui du père se rapproche d'une tradition ivoirienne mystique. Ces deux langages sont apparemment incompatibles car même si Kouadio tentera de partager le langage sa femme, en écrivant sur les pages d'un même carnet, jamais leurs écritures ne se mêleront ni ne se rejoindront :

Le carnet : un cahier que sa femme avait déjà utilisé. Des notes de musique couvraient les quatre premières pages et quelques commentaires figuraient dans la marge. [...] Il ne savait pas lire la musique, mais avait-il espéré, dans son for intérieur, que la créativité de sa femme serait une source d'inspiration ?<sup>8</sup>

La vision du monde traditionnelle et mystique de Kouadio restera toujours incomprise par sa femme – ou même le fantôme de sa femme :

Dans l'obscurité de sa chambre, il entendait la voix de sa femme aussi clairement que si elle avait été toujours vivante. « Qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi te comportes-tu ainsi ? Ce marabout t'a complètement tourné la tête ! [...] »

---

<sup>5</sup> LMP, p. 86

<sup>6</sup> LMP, p. 117

<sup>7</sup> LMP, p. 144

<sup>8</sup> LMP, p. 49

– Tu ne peux pas comprendre, il y a trop de choses qui t'échappent. Avec tes idées occidentales, tu te crois plus intelligente que les autres, mais en fait tu ne sais rien.<sup>9</sup>

Dans les descriptions des aînés, Véronique Tadjou met donc les fractures en évidence. Pourtant, de ces rapports compliqués entre deux langages naîtront deux enfants, Gabrielle et Nina. Là encore, le français est la langue qu'elles partagent mais l'usage qu'elles en font diffère. Si Gabrielle use du français pour se mettre à distance – sa seule apparition au cours du récit se faisant à travers un email court et expressif –, Nina choisit de se confronter frontalement aux problématiques de communication déjà soulevées par ses parents. Elle enterre son père, fait le deuil de sa mère, revient sur leurs pas et finit par trouver un sens à ce voyage se situant dans l'unification de sa famille, symbole de la francophonie franco-ivoirienne.

Nina porte la langue du colon mais est aussi l'apprenante en mal de racines ivoiriennes ; c'est donc sa définition identitaire qui se voit remise en question et bouleversée durant ce voyage. En effet, Nina est à la fois dans l'incapacité de parler la langue du et la langue de la mère :

Soudain, Nina comprit. Elle avait été tenue à l'écart, coupée de ce qui se passait dans son entourage. C'était facile, son père ne lui avait pas appris à parler sa langue.<sup>10</sup> ;

Par paresse ou pour s'affirmer, [Nina] n'avait jamais appris à jouer d'un instrument de musique. [...] Maintenant, des années après, elle regrettait de n'avoir fait aucun effort. Le travail de sa mère resterait un mystère (...).<sup>11</sup>

Nina occupe par là même une position instable entre ses deux parents, son langage à elle n'étant autre que la langue française. C'est d'ailleurs grâce à cette dernière qu'elle entretient le lien avec sa sœur – qui incarne le refus des normes à différents points. Sa naissance tout d'abord est un refus des normes empêchant les unions mixtes. Puis, devenue adulte, elle refusera de respecter la loi de la tradition en refusant d'assister à l'enterrement de son père. Cependant, Nina aussi se positionne dans un refus des normes. En s'implantant au cœur des traditions, elle revient en Côte d'Ivoire et, en

---

<sup>9</sup> LMP, p. 81

<sup>10</sup> LMP, p. 122

<sup>11</sup> LMP, p. 144

cherchant à comprendre le passé de son père, y brave la loi du silence qui doit se faire autour du patriarche, normée par le tabou et le mutisme général. En enquêtant sur ses terres, elle s'y approprie son histoire et ses héritages. Qu'hérite-t-elle ? Telle est la question.

Au cours de ce voyage, Nina se recherche avec difficulté entre les normes africaines et européennes. Comment se situer lorsque l'on est à la lisière de deux nations, quand on appelle francophonie un univers qui est en réalité tellement plus complexe qu'une terre d'ailleurs où la langue française a su rester ancrée ? C'est, malgré tout, dans la langue française que le personnage trouvera l'unité entre les langages. Véronique Tadjou cache les maux de la francophonie dans les mots qui narrent l'histoire de Nina – ou peut-être les révèle-t-elle – dont la voix résonne au fil des pages, posant la même question : « Comment me définir dans ma langue et deux pays ? Qui suis-je ou plutôt que me reste-t-il ? ». C'est quand elle aura réussi à mettre ses mots sur les vies de ses parents qu'elle ne comprenait pas jusqu'alors qu'elle pourra recevoir son héritage.

La quête menée par Nina l'aura donc menée à la compréhension puis aux legs parentaux. De la compréhension de sa mère, elle recevra l'héritage du lien fraternel avec Gabrielle, de celle de son père, ce sera le lien familial avec Amon, Cécile, Koffi et Roland qu'elle nouera. En effet, en se rendant en Côte d'Ivoire c'est avec sa sœur métisse que le personnage a pu renouer, mais aussi avec l'ensemble de ses demi-frères et sœurs ivoiriens qu'elle ne connaissait pas :

T'ai-je dit que nous avons quatre frères et sœur ? Non, bien sûr, comment aurais-je pu ? Je viens juste de l'apprendre.<sup>12</sup>

Cependant, permettons-nous de lire ces retrouvailles familiales de manière plus symbolique. Avec le français comme passerelle, comme lien entre les enfants, c'est la représentation de la francophonie qui est mise en lumière. Les enfants d'un même père, partageant la même langue et un avenir commun, partagent le même pays en héritage. Au-delà d'un héritage familial, c'est d'une nation et de l'héritage culturel et linguistique francophone dont Nina hérite. Lire *Loin de mon père*, c'est donc lire la francophonie contemporaine. Dire cette francophonie c'est dire le personnage de Nina ; lire cette

---

<sup>12</sup> LMP, p. 174

francophonie c'est lire la vie de cette jeune femme, son expérience et son retour aux origines. En recherchant le père sans avoir les clés de sa culture d'origine – puisque ne parlant pas sa langue, Nina porte de véritables enjeux discursifs – mettant en rapport langue et langage – de la Côte d'Ivoire actuelle. Avec la mort des deux parents, ce sont deux époques pour la Côte d'Ivoire et donc la francophonie qui sont mortes aussi. Le retour de Nina marque la construction d'une nouvelle époque au sein de laquelle les êtres doivent apprendre à franchir les barrières des langages pour parler la même langue, en harmonie. En retrouvant sa famille, Nina débute ce travail en rassemblant les êtres les uns aux autres. Elle devient le point de départ du renouveau et recrée le lien qui permettra à tous d'avancer dans un mouvement commun sur la base de l'honnêteté et du partage, mais surtout sur le même socle linguistique. La francophonie devient alors un concept à rapprocher de la *littérature-monde*<sup>13</sup>, chaque membre de la famille étant aux quatre coins du Monde mais s'exprimant dans la même langue pour se dire et trouver sa place au sein de ce « village [linguistique qui] se chang[e] en un royaume prospère donc la réputation s'éten[d] bien au-delà de ses frontières.<sup>14</sup> »

Brisant les frontières, Nina est le seul personnage qui choisit de chercher la mémoire, de donner une voix aux non-dits. Présentant la francophonie ivoirienne comme un espace où la recherche des souvenirs constitutifs des êtres ainsi que leur reconstruction mémorielle est possible, Véronique Tadjo crée un espace littéraire qui soigne et réconcilie. Si la morale implicite de cette histoire tend à révéler au lecteur la place occupée par la structure familiale au sein de la Côte-d'Ivoire, c'est surtout le rôle joué par différents membres d'une même famille qui constitue la diversité de l'héritage reçu par Nina. Cet espace littéraire, ce lieu du raconté, dépend du background du lecteur ; c'est donc à l'ensemble des francophones que les questions soulevées par ce roman peuvent parler. Plus que dire la francophonie ivoirienne, c'est donc la francophonie des exilés, toutes nationalités confondues, que dit et écrit Véronique Tadjo, et le personnage de Nina devient la représentation symbolique de tout enfant né dans la complexité de la diversité francophone.

---

<sup>13</sup> Manifeste « Pour une littérature-monde en français », *Le Monde*, 16 mars 2007

<sup>14</sup> *LMP*, p. 152

## **En guise de conclusion**

Comme nous venons de l'étudier, l'identité de Nina, représentation de l'enfant de la francophonie, est à penser en termes de relations, à faire exister par la rencontre et non pas à baser sur les racines, ces dernières étant difficiles à cerner pour le protagoniste.

Nous l'aurons compris, les langages utilisés dans ce roman sont à la fois des outils de conjonctions et de disjonctions entre les êtres. Seule la langue française, moyen d'expression partagé par tous et héritage de la francophonie, fonde une unité.

Dans ce roman à la fois critique et introspectif, si les langages divisent souvent, la langue finit par unifier. Au cœur d'une époque chamboulée par les questions d'identité se voulant « pure », l'auteure se positionne pour dire cette francophonie, et se fait le porte-voix de ces exilés, souvent oubliés de l'Histoire en marche et en création.

## **Bibliographie**

Tadjo, Véronique, *Loin de mon père*, Actes Sud, Paris, 2010, 189 pages.